

Español», dont plusieurs sont nettement andalouses, que je suis allé chercher mes Malagueños. Voici un tableau que Velazquez n'eut pas dédaigné: Quatre ou cinq hommes assis devant une porte, immobiles et silencieux. Ils n'ont sans doute plus rien à se dire. Ils sont minables et sombres. Mais l'un d'eux a gardé son chapeau «castoreño» au large bord plat. Et c'est tout Malaga qu'il porte sur lui. D'autres sont assis sur le sol ou cheminent sans but et sans pensée... Il y a quelque chose de poignant à voir ces pauvres gens, désormais sans foyer, errer devant ces fenêtres «enrejadas» et sous ces balcons où rient les rouges oeillets «reventones», comme si, après avoir fui sur les routes d'Espagne un irréel cauchemar, ils s'étaient arrachés à leur rêve affreux et avaient retrouvé le lieu natal, plus charmant que jamais!

Hélas, il ne s'agit pas d'une illusion... Faut-il vous dire ce qui s'est passé? Je n'ose en essayer le récit.

Regardez la carte. Marbella. Un peu plus haut, Malaga. Un peu plus haut, Motril. Plus haut, Almeria. La ligne de la route se confond avec celle de la côte. Le flot rutilant de soleil, la route, et en dedans, les champs de canne à sucre ou l'escarpement des hauteurs immédiates.

Les Républicains tenaient, le long de la côte, une étroite bande de terre qui finissait vers Marbella, point de lutte. A l'intérieur, Antequera, Alfamateo, Ventas de Zafarraga. C'est à peu près le front, rideau parallèle à la mer.

Que s'est-il passé? Dans le «boquete» de Zafarraga, défilé que défendent les miliciens, (avec quatre mitrailleuses qui ne s'arrêteront, rouges d'avoir tant tiré, que lorsqu'il n'y aura plus de bandes) combien de nouveaux rangs d'Italiens sont passés sur combien de rangs fauchés? Ils ont passé. Le rideau tombe. Le front s'écroule: de Antequera, on descend par Almogia, de Alfamateo par Colmenar, de Ventas de Zafarraga on va descendre sur Motril. Malaga va être prise dans la souricière... Je répète qu'on ne sait pas ce qui s'est passé.

Dimanche soir, sept février. Sauve qui peut! Et voilà en marche le troupeau de quatre-vingts, cent mille personnes, que grossiront les fuyards des alentours. Une seule route, qui longe la mer, la plage même. La fuite, dès la nuit du dimanche, va durer une semaine... pour ceux qui arriveront! Une semaine sans pain, sans eau, avec comme seul aliment le «cañadú» (la canne à sucre) qu'on arrachera et qu'on mâchera tout en se trainant. Cent, cent vingt, cent cinquante mille fugitifs! Deux cent vingt kilomètres jusqu'à Almeria!

Six jours, six nuits! Dans cette cohue qui rampe sur la route, parmi ces femmes qui tombent, ne pouvant plus porter l'enfant qu'elles ont sur les bras ou dans le ventre, ces pauvres filles dont l'une, chaque fois qu'elle me parle des bombes, fait d'instinct le geste de plonger, bras en avant, dans le fossé, ces vieillards qui me montrent aujourd'hui leurs pieds déformés, ces blessés que l'on se passait de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'on les abandonne pour toujours, sur tout ce tas misérable... Poup! Poup! La route vole en poussière, des corps humains sautent et retombent en morceaux. Poup! C'est un cheval qui se déchiquète sur le talus avec la grappe confuse qu'il portait. Poup! Une auto que son conducteur avait mise en deuxième pour pouvoir sauter et s'aplatir dans la rigole éparpille une pluie de ferraille sur les malheureux qui s'accrochaient à elle. Poup! Poup! Poup! Un grand vide: Dans ces cinquante mètres il n'y a plus rien debout. Poup! Cet arbre et les pauvres diables qui l'avaient pris pour refuge, tout cela a disparu. Poup! Dans ce champ de canne à sucre, les joncs arrachés retombent, fusées éteintes, et ceux qui s'y étaient dissimulés ne se relèveront pas.

Le «Canarias» et le «Cervera» n'ont pas besoin de viser. Ils sont là à quelques brasses. Ils présentent le flanc ou la pointe, ils tournent, ils caracolent.

Où qu'ils tombent, les obus rencontreront la masse noire qui se meut sur la route. Et ça n'arrêtera pas. Quand l'un est vide, l'autre le remplace. Le jeu de massacre est ininterrompu et infaillible. Deux croiseurs, dix avions. Poup! Poup! Et de même que les navires vont se ravitailler à Melilla, les avions vont se ravitailler à Séville. D'ailleurs, ils n'ont plus de bombes? Ils descendent. Ah! que la route est belle! Quel merveilleux et agréable exercice! Ta ta ta ta... A vingt mètres, ils passent, s'inclinent et arrosent. Ah! le bel ouvrage! Ta ta ta ta... Et inutile de se cacher dans les cannes à sucre! La cachette est éventée, aussi les fugitifs ne l'utilisent-ils plus...

Au sol, une détonation part. Plusieurs autres. Une riposte? Non. C'est un fuyard qui a sorti son revolver, qui tire à droite et à gauche sur ses frères de misère et qui se tue. On continue, on marche, on tombe. Au passage d'un pont, un homme saisit sa femme, la jette à l'eau et saute. Tant mieux: ils ne connaîtront pas la tuerie du Pont de Motril, détruit à bout portant, à coups de canon, alors qu'il était chargé de fugitifs. Des cris d'horreur. Ceux qui ne pouvaient plus marcher courent. Derrière eux, des camions blindés, des mitrailleuses! Ta ta ta ta ta...

Pour ceux qui survivront, six jours, six nuits de cette horreur!

—Vous, Miguel Gonzalez Torres, qui avez-vous perdu?

—Tous! Je suis seul! Il y avait ma femme, mes enfants, mes parents...

—Morts?

—Morts... disparus... je n'en sais rien...

—Vous, José Mesa Atienzo?

—Quatre enfants...

—Vous, Antonio Díez Cati?

—Ma compagne, Marciana...

Je l'arrête:

—Inutile—lui dis-je.

Il me regarde. La lumière qui s'était allumée dans ses yeux s'éteint.

—Ah! ce n'était pas pour la faire rechercher?...

Il s'éloigne, seul, seul... Pauvre garçon!

—Vous, Joaquín Giménez?

Je trouve dans le visage de celui-ci je ne sais quelle étrange sérénité. Il a perdu toute sa famille, toute! Et Francisco Morales Moreno, lui aussi, est seul survivant...

—Et vous, Francisco Romero Roman?

—Nous sommes partis dix. Nous sommes arrivés deux à Almeria...

J'ai demandé de part et d'autre:

—Combien de morts?

Tandis que je questionnais sur ce point, un pauvre gars qui passait fait de son bras maigre un grand geste qui fauche tout dans l'air. Et il me dit:

—Mettez cinq cent mille morts!...

On essaie discrètement de lui en faire rabattre. Il s'en va et nous l'entendons qui répète:

—Cinq cent mille morts... cinq cent mille morts...

D'après les estimations les plus prudentes, on peut dire que quatre ou cinq mille êtres sont tombés, dans la deuxième semaine de février, sur la route infernale.

Je m'arrête. Je n'ose rappeler à ces malheureux les instants effroyables qu'ils ont vécus. Je leur laisse le souvenir de ces séparations, de ces déchirements, là bas, sur le calvaire de Malaga à Almeria. Partis de Malaga sous le bombardement, poursuivis sans répit pendant six ou sept jours par deux navires et une dizaine d'avions, arrivés à Almeria pour y trouver un nouveau bombardement, ils ont erré sans manger, sans boire, sans dormir, dénudés, hagards... Chose étrange, l'horreur même du destin qu'ils ont subi, disproportionnée à leur condition infime, écrase en eux l'esprit de vindicte et il ne leur vient même pas à l'idée de maudire les exécuteurs immédiats. Ils se plaignent du supplice et ne songent guère aux bourreaux...

Je m'éloigne, un peu confus d'avoir osé réveiller chez ces malheureux le deuil dont leur cerveau et leur cœur sont accablés.

J. ARNAUD

Marie Renée Clément

La modestie est une vertu... facultative. Dire la vérité est un devoir impératif. J'opte pour ceci. D'ailleurs, la modestie est toute personnelle, et il ne s'agit pas de moi. Je puis donc, profitant de ce que Marie Renée Clément n'est pas ici, vous parler d'elle. Elle m'attrapera peut-être quand elle sera de retour? Bah! La Madelon pour nous n'est pas sévère...

L'autre jour, je voyais au Foyer du Français Antifasciste cette jeune femme active et accorte, recevant les visiteurs, faisant les honneurs de la Maison, saluant ceux-ci, répondant aux appels de ceux-là, apportant ici un jeu de cartes, là-bas un vermouth, à tous un sourire. Amabilité, douceur, empressement. J'ai demandé:

—Qui est cette personne?

—Nous l'appelons la Madelon—m'a-t-on dit.

—Mais encore?

—C'est Marie Renée Clément, la femme de ce grand que vous voyez là. Ce sont eux, c'est surtout elle, qui a tout fait ici.

J'apprends alors que M^{re} Clément était ouvrière dans un magasin de la ville; ayant accompagné son mari au front, cette femme au cœur délicat sentit la nécessité d'une œuvre d'assistance en faveur de ceux qui, comme certains camarades de son mari, se trouvaient sans famille sur le territoire espagnol.

Rentrée à Barcelone, elle se mit à l'œuvre. Un édifice ayant été obtenu grâce au patronage du Commissariat de Propagande de la Généralité de Catalogne, il fallait l'aménager. Il fallait des fonds. Il fallait une foule de ces petites choses domestiques qui révèlent dans une maison l'œil et la main d'une femme attentive; il fallait accomplir ces innombrables menus travaux d'organisation et de propagande qui n'en



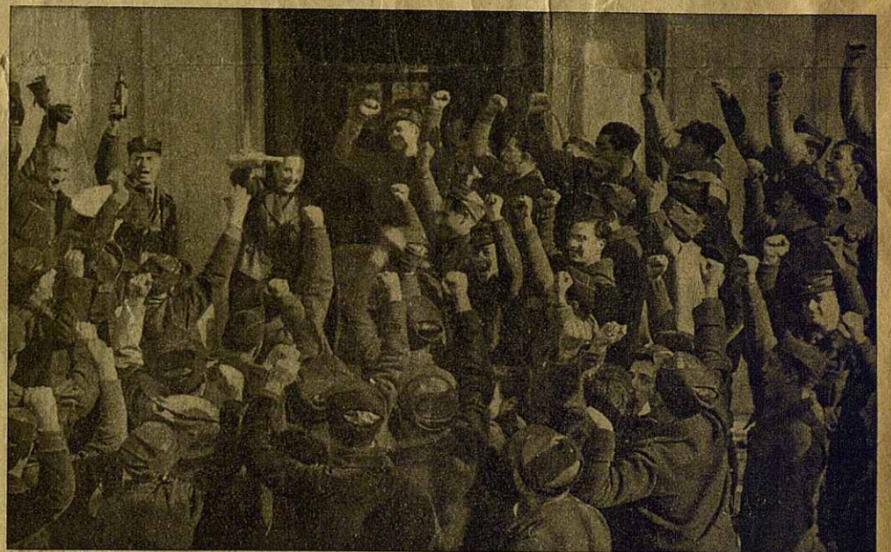
finissent plus dans de semblables entreprises... Marie Renée «en mit un coup». Elle continue: en ce moment elle est en France pour faire connaître notre Foyer. Grâce à elle, ça marche. Ça marchera! D'ailleurs on veut, paraît-il, faire mieux...

Marie Clément donne au Foyer ce caractère d'affabilité charmante et éveillée qu'il n'est pas tellement facile de savoir nuancer exactement...

Et cela contribue peut-être pour une grosse part au succès du Foyer...

Décidément, je tacherai de ne pas y repaître de longtemps quand elle sera revenue. Je vous dis qu'elle me grondera. Mais elle doit le faire si gentiment!

J. A.



Madelon, toujours pleine de dévouement et d'entrain

CLICHY

A la mairie de Clichy le drapeau rouge est en berne

Six morts, soixante blessés graves ont été couchés sur le pavé de Clichy par les factieux installés dans la police. Telle est l'œuvre du fascisme, au service de Hitler, qui n'a pas reculé devant un tel crime, pour essayer de rompre le Front Populaire.

Effort aussi vain que criminel!

La grève générale, d'une demi-journée, des travailleurs de la région parisienne a été mise sous le signe d'une unanimité sans précédent. Même le 12 février n'avait pas réuni aussi parfaitement la totalité des travailleurs dans leur protestation.

Cette grève, ferme, digne, n'a pas été seulement l'expression de la volonté des ouvriers d'usine.

Elle a été celle de l'immense majorité de la population.

Elle a traduit ce sentiment de chacun:

«Il faut que cette sanglante aventure ne se reproduise pas. La France ne veut pas voir couler le sang de ses fils.

Et pour que le sang ne coule plus, il faut mettre en prison les agents de la Peste Brune. Il faut agir désormais sans faiblesse. Il faut débarrasser sans délai la police, l'armée, l'administration des factieux qui y sont restés. Il faut dissoudre les ligues. Qu'on mette les chefs hors d'état de nuire. Et les petites gens qu'ils ont trompés ne resteront pas si longtemps éloignés de nous.

«Quant à nous, les honnêtes gens de France, nous resserrerons davantage notre unité, nous serons plus vigilants que jamais pour déjouer les provocations de toute nature, pour arriver à la réalisation du programme pour quoi nous avons voté.»

Paix et Liberté demande à tous ses amis de redoubler d'ardeur, pour l'application du programme du Front Populaire, pour l'union des honnêtes gens dans les comités de masse.

(De «Paix et Liberté».)